



# Noël de graisse

---

*Benoît Patris*

Je travaillais dans cet abattoir depuis une semaine. C'était mon premier emploi. Le boulot consistait à soulever des demi-carcasses de porcs et à les suspendre à des crochets métalliques. Des trucs d'une cinquantaine de kilos, secs et froids, qui arrivaient sans cesse. On aurait dit le mythe de Sisyphe, les carcasses porcines se substituant à cet éternel rocher qui invariablement dégringolait de sa colline. Bref, ce n'était pas ce qu'on faisait de mieux comme boulot.

La moitié des types qui bossaient avec moi dans cet abattoir étaient des Noirs. Ils n'étaient déjà pas très bavards entre eux et ne s'adressaient jamais aux Blancs ; ils baissaient même la tête quand on croisait leur regard. Je me doutais qu'il y avait quelque chose de bizarre dans cette histoire. On racontait que ces Noirs arrivaient du Mali, qu'ils logeaient tous dans le même bâtiment et qu'un fourgon venait les y chercher le matin et les y ramenait le soir. Pour le reste, on ne savait absolument rien d'eux.

En soulevant à longueur de journée mes carcasses, je pensais parfois à ces hommes silencieux, graves et résignés, qui accomplissaient leurs tâches et parfois sursautaient comme des chats effarouchés lorsqu'une porte venait à claquer au loin. Pourquoi ne disent-ils jamais rien ? Quelle est leur vie ? À quoi pensent-ils ? De quoi ont-ils peur ? Que se cache-t-il derrière ces masques sombres, quels secrets couvrent-ils ? Mais ces interrogations se heurtaient sans cesse aux deux parois d'un même mur ; le silence timoré des Noirs d'un côté, les non-dits embarrassés des Blancs de l'autre.

Le mercredi 23 décembre, alors que la journée touchait à sa fin, une voix dans un haut-parleur m'avait convoqué dans le bureau du boss. Je m'étais rendu à l'étage en me préparant au pire : j'étais en CDD, contrat d'un mois, et n'avais aucune envie de passer en CDI. Soulever des carcasses de porcs n'était pas exactement ce que je voulais faire dans la vie. Non pas que cela fût un métier dégradant ou ingrat aux yeux des autres, seulement cela cassait les bras, les pattes et les reins aussi sûrement que n'importe lequel de ces jobs physiques. Je n'avais pas ça dans le sang.

J'avais frappé à la porte du bureau du boss, lequel me dit d'entrer de sa grosse voix de boucher. J'avais pénétré dans la pièce et gagné le bureau. Le boss, assis dans cette attitude propre aux patrons (désinvolture affairée sur son fauteuil pivotant), était un type moustachu aux avant-bras outrageusement poilus. On aurait dit une sorte de yeti.

– Tu peux t'asseoir, il m'avait dit en me présentant une chaise rudimentaire.

Je m'étais assis.

– Je t'ai regardé bosser, il m'avait fait avec un sourire bienveillant, tu fais du bon boulot. Mais on a un problème pour demain soir. On manque de monde. Comme t'es nouveau ici et que tu es un bon travailleur, j'ai pensé à toi pour venir prêter main-forte aux gars.

Sur ce, il s'était levé de son fauteuil pivotant :

– On dit demain soir à 22 heures. Je compte sur toi.

Il m'avait adressé un petit geste de la main, me signifiant que je pouvais disposer, maintenant que son pacte unipartite était entériné. J'avais franchi le seuil de la porte, réalisant que ce serait le premier réveillon de Noël de ma vie que je ne passerais pas en famille. Pire : ce serait le premier réveillon de Noël de ma vie où, au lieu de le passer en famille, je me coltinais des tonnes de bidoche à soulever en vue de les planter dans des crocs métalliques.

L'espace d'un instant, j'avais hésité à retourner dans le bureau du satrape afin de rendre mon tablier. Mais, alors que je m'apprêtais à tourner les talons pour donner ma démission, une révélation quasi mystique m'avait éclaté à l'esprit. Cela avait agi dans ma tête comme ces petites boules remplies d'eau, qu'on agite, et qui se retrouvent balayées par une minuscule tempête de neige. La neige s'était petit à petit déposée au fond de mon cerveau, laissant apparaître une image très nette de ce que je devais accomplir. Et cette image, elle ne manquait pas d'allure.

\*

Le lendemain, jeudi 24 décembre à 21 heures 50, je me suis présenté dans les vestiaires et ai réalisé que j'étais le seul Blanc à me trouver dans la pièce. J'ai salué mes collègues noirs, qui tous m'ont répondu par un timide hochement de tête. J'ai attendu qu'ils revêtent leurs combinaisons et se rendent au boulot. Maintenant seul dans les vestiaires, j'ai enfilé fébrilement le pantalon, la veste, les bottes et la barbe

qui se trouvaient dans mon sac puis suis allé rejoindre en catimini un chariot élévateur. J'ai grimpé dedans. Les dés étaient lancés : on allait voir, en version grandeur nature, l'image qui m'avait traversé la tête la veille en sortant du bureau de la direction.

Lorsqu'ils m'ont vu débarquer dans la chambre froide en costume de Père Noël, à bord du Manitou orange, hurlant et klaxonnant, les Noirs sont tout d'abord restés cloués sur place, bras ballants et grands yeux blancs écarquillés. J'ai hurlé et klaxonné de plus belle, puis me suis mis à entonner « Il est né le divin enfant », m'accompagnant du klaxon et effectuant un gymkhana entre les carcasses de viande suspendues à leurs esses.

La stupéfaction, comme cela arrive dans ce genre de situation absurde ou inimaginable, a rapidement cédé le pas à une franche hilarité. Les Noirs se sont mis à rire aux éclats tout en frappant des mains cependant que les petites roues du Manitou crissaient sur le sol de l'entrepôt. Et je continuais de chanter : « Jouez hautbois, résonnez musettes ! »

Un des Noirs s'est baissé vers une caisse remplie de poitrines de porc et s'est mis à confectionner une boule de graisse raclée sur un feuillard. Il l'a balancée dans ma direction, et la sphère adipeuse est allée s'écraser dans un bruit mou sur le châssis du chariot. Alors ils s'y sont tous mis. Raclant la graisse sur les poitrines de porc, ils confectionnaient des boules qu'ils se lançaient à la figure en rigolant et en gesticulant, tels des gosses à l'arrivée des premières neiges. Rapidement, le sol s'est retrouvé aussi glissant qu'une patinoire au printemps, et les blocs de viande suspendus autour de nous ont subitement pris l'apparence de sapins de Noël. Les Noirs se sont mis à les agiter et à taper dedans en riant – Paf ! Paf ! Paf ! – tandis que je criais « Alléluia ! Alléluia ! ».

Dans ces instants de folie collective où les choses se décident d'elles-mêmes, je suis sorti du Manitou pendant que les Noirs décrochaient des carcasses, les posaient au sol et se mettaient à les faire glisser comme des luges, certains se trouvant assis dessus à califourchon. Un vent de folie a traversé l'abattoir, des cris, des rires, des boules de graisse qui volaient dans tous les sens, des carcasses qui glissaient au sol, des applaudissements, des types qui se cassaient la gueule, moi qui dansais au milieu de toute cette folie que j'avais créée ; cela devenait le plus beau réveillon de Noël qu'il m'ait été donné de vivre.

Le contremaître, qui devait somnoler en haut dans son bureau, une flasque de cognac à demi vidée sur sa panse ventrue, a évidemment fini par être tiré de ses rêves avortés de dinde aux marrons arrosée de vin de Bourgogne. Il a débarqué à la six-quatre-deux dans la chambre froide et, quand il nous a aperçus, moi en Père Noël en train de me faire tirer sur mon traîneau de barbaque par trois rennes black, il s'est retrouvé bouche bée, interdit, pensant certainement qu'il rêvait toujours, que tout cela n'était absolument pas *possible*, que ce genre de choses ne pouvait se produire.

Une boule de graisse perdue lui a frôlé l'oreille, le ramenant à la réalité. Un hurlement, aussi sauvage que scandalisé, lui est sorti de la gorge comme un rot : « Ouuuuuaaaaaahhhhh ! » Il s'est jeté sur le Noir le plus proche et, l'agrippant par les épaules, a commencé à le secouer en le *menaçant de mort*. Le Noir, tétanisé, ne bougeait plus, comme un petit chat dans la gueule de sa mère. Le contremaître paraissait satisfait de l'efficacité de cette menace ; on aurait dit qu'il était habitué à préférer ce genre de choses à ces hommes.

Une chape de silence s'est abattue dans l'abattoir. Tout le monde s'est mis à observer autour de soi, sidéré, les carcasses jetées bas, le Manitou renversé sur le flanc, la graisse répandue au sol comme un manteau de neige poisseuse, le contremaître qui continuait de secouer le Noir par les épaules... Personne n'en croyait ses yeux, quelle mouche nous avait donc piqués ? Ç'avait été comme si tous ces mois de silence forcé avaient explosé en une nuit de Noël, de vingt-deux heures à vingt-deux heures quinze...

Le lendemain, comme je m'y attendais, j'appris par téléphone que j'étais viré. Je m'en foutais. Mon plan avait fonctionné, et ce bien au-delà de mes espérances : les Noirs et moi, durant l'espace d'un quart d'heure, avons établi un contact, nous étions marrés comme de beaux diables, avons renversé un ordre établi, cela resterait un souvenir impérissable, l'amusement le disputant à une certaine forme de résistance par la graisse.

\*

Au mois de juin de l'année suivante, alors que je travaillais maintenant pour un charcutier-traiteur dont la femme, plutôt nymphomane, n'était pas insensible à mes charmes de jeune employé (mais ceci est une autre histoire), une nouvelle s'est mise à faire le tour de la région. On racontait que l'abattoir dans lequel j'avais été

employé venait d'être visité par l'Inspection du travail. Et l'on constata l'étendue des dégâts. Les Noirs, qui étaient effectivement des Maliens, travaillaient dans cette entreprise plus de seize heures par jour, six jours sur sept, pour un salaire mensuel de trois mille cinq cents francs (soit cinq cent trente euros). Ils résidaient en effet dans un bâtiment situé à quelques kilomètres de l'abattoir, dormaient à cinq par chambre et un fourgon, pour ne pas dire une bétailière, les cherchait et les ramenait tous les jours de la semaine.

Les journaux s'emparèrent de l'affaire, et commencèrent à parler de « trafic de main-d'œuvre », de « contrats abusifs », d'« esclavage moderne », avec son lot de « brimades, menaces, coups et surveillance serrée ». La fermeture de l'entreprise étant évoquée, le boss argua que mettre la clef sous la porte correspondrait à la perte de nombreux emplois dans la région. Était-ce vraiment cela que l'on désirait ?

Finalement, la seule et unique mesure qui fut prise dans cette affaire, c'est qu'on renvoya les Maliens par charter jusqu'à Bamako.

C'est qu'ils n'avaient pas leurs papiers, voyez-vous.